

MÉLANGES.

AOUT.

Avant *Auguste*, empereur romain, ce mois était nommé *Serilis*, parce qu'il était autrefois le sixième mois de l'année. Il fut désigné depuis sous le nom d'*Augustus* par les Romains, et ce mot dénaturé est arrivé jusqu'à nous, réduit successivement par les contractions à cette seule syllabe, *oût*. Plus tard *Néron* par imitation, voulait faire appeler le mois d'avril *Neronens*, mais cette tentative n'a pas été sanctionnée par la postérité.

— 00000 —

BERNARD ET MOUTON.

suite.

Tous deux, l'homme et le chien, quand ils n'avaient pas d'argent, couchaient clandestinement sur le bord de la rivière, sur la grève du quai d'Orsay, — dans les vieilles paillasses des gardes-du-corps. Il y avait alors des gardes-du-corps.

Le chien s'appelait Mouton, l'homme s'appelait Bernard. Leurs noms ne leur allaient ni bien ni mal ; l'homme se serait appelé Mouton, le chien se serait appelé Bernard, que personne n'aurait pu y trouver à redire, vu que rien dans leur air ni dans leur tournure n'affirmait ni ne démentait leur nom.

Bernard faisait tous les métiers, faute d'en savoir un seul ; naturellement il était condamné aux plus fatigans, lesquels sont les moins rétribués. Mouton ne savait rien faire, il suivait son maître partout, partageait son pain, le léchait les mains, lui réchauffait les pieds la nuit, le couvait et l'aimait. Un hiver, Mouton tomba malade, Bernard fut obligé de le laisser deux jours entiers seul sur la paille du quai d'Orsay. Le troisième jour, il n'y avait plus de paille. Mouton tremblait de froid et de fièvre sur la terre humide. Bernard le porta chez un médecin de chiens pour le faire soigner. Le médecin exigea le paiement de huit jours d'avance. Bernard vendit son gilet et sa troisième chemise pour le satisfaire.

Mais la maladie de Mouton était grave ; Bernard venait le voir tous les jours et passait près de lui tout le temps qu'il ne pouvait employer utilement.

Arriva l'appel des conscrits ; Bernard fut obligé de partir. Cela l'eût enchanté si Mouton avait été en état de le suivre, car au régiment on a du pain, un lit, des habits ; mais Mouton ne pouvait encore faire un pas ; il se procura un peu d'argent de la vente de ses hardes, paya deux mois au vétérinaire et partit. Le régiment changea plusieurs fois de garnison. Bernard n'avait qu'un seul souci, c'était son chien. Il amassait de l'argent sou par sou et l'envoyait au médecin ; une fois il chargea de son petit pécule un camarade qui s'en allait en trimestre à Paris. Le camarade but l'argent.

Un jour, Bernard reçut une lettre : elle portait le timbre de tous les endroits par où le régiment avait passé. Elle avait quinze jours de date. Elle était du vétérinaire.

Il n'avait pas reçu le dernier envoi de Bernard, il lui

annonçait que si la pension du chien n'était pas acquittée sous quinze jours, le chien, qui était parfaitement guéri depuis déjà long-temps, serait vendu.

Un frisson parcourut le corps de Bernard ; son cœur se serra ; il courut chez son colonel la lettre à la main ; mais sitôt qu'il voulut parler, sa voix se brisa en sanglots. Il ne put que tendre la funeste missive et dire, crier en pleurant "Mouton, mon Mouton, mon pauvre Mouton vendu !"

Le colonel le crut fou ; cependant il pleurait de si bon cœur il y avait quelque chose de si vrai dans sa douleur, de si amer dans ses larmes que le colonel le calma, le rassura et se fit conter l'affaire.

— Mon colonel, dit-il en finissant ; au nom du ciel, au nom de ce que vous aimez le plus au monde, laissez-moi partir ; laissez-moi aller chercher Mouton, laissez-moi partir ou je m'en irai sans permission, je m'enfuirai, je désertai ; il faut que je voie Mouton, je ne veux pas qu'il soit vendu, mon Dieu ! Mouton vendu !

— Mais, dit le colonel, quand je t'aurai donné une permission, comment feras-tu le voyage ? tu sais que les militaires ne reçoivent rien en route pour ce genre de congé.

— Oh ! je mendierai ; on ne me refusera pas un morceau de pain et de la paille pour coucher. Mon colonel, mon bon colonel, laissez-moi partir !

— Un soldat ne doit pas mendier ; et d'ailleurs, arrivé à Paris, que feras-tu ? Si tu ne peux payer le vétérinaire, il vendra ton chien, malgré ta présence.

— Je ne sais ce que je ferai, mais je ne laisserai pas vendre mouton ; c'est mon seul ami ! sans lui, sans ces caresses, sans son regard intelligent et amical, je me serais jeté vingt fois par-dessus le Pont-Royal. Je ne laisserai pas vendre Mouton. Qu'il va être heureux de me revoir ! je supplierai le vétérinaire, je me mettrai à ses genoux, je le tuerai. Il ne vendra pas mon chien !

— Et d'ailleurs, je le paierai par petites sommes ; si Stanislas ne m'avait pas volé, la pension de Mouton aurait été payée. J'amasserai sou par sou de quoi payer le médecin, je ferai comme j'ai déjà fait ; je ne vais jamais au cabaret ni nulle part. Mon colonel, laissez-moi partir.

Le colonel lui donna trois louis, et lui dit :

— Va chercher Mouton.

Bernard baisait les mains de son colonel, voulait lui baiser les pieds. Le colonel l'envoya se faire délivrer sa feuille de route.

Bernard avait deux cents lieues à faire, il partit gaiement, avec sa permission dans une boîte de fer blanc, et ses trois louis soigneusement attachés et ficelés dans sa poche. Il marchait courageusement et bravant la fatigue, la pluie, le vent, en songeant qu'il allait revoir Mouton, son ancien camarade.

— Pauvre Mouton ! se dit-il, nous serons bien heureux maintenant ; nous serons chaudement couchés, nous mangerons tous les jours ; j'aurai tout le temps de m'occuper de toi, de te laver, de te savonner ; tu seras beau et propre.

— Et tu n'auras plus besoin de m'attendre aux portes dans la rue, comme quand je faisais des commissions ; tout le monde t'aimera : les soldats aiment les chiens ; tu seras libre et maître dans la caserne ; jusqu'aux sous-officiers, qui te donneront des os à ronger. Je te ferai bien luisant, pour te mener chez mon colonel ; et dans ses longues heures où l'on n'a rien à faire, au lieu d'aller au cabaret,